

D'une libération par émancipation à une libération par participation

Bertrand Evelin

intervention au week-end des Audacieux, ND de Lumières, 10 mai 2026

Lorsque j'ai rencontré Maryvonne à l'Assemblée de Province l'autre jour et qu'elle m'a indiqué le thème de la rencontre, j'ai eu une réaction spontanée. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire : « Vous avez quarante ans de retard avec ce thème ! Ce sont les modernes qui ont cherché à s'affranchir de leurs chaînes, notamment celles qui venaient du passé. Il me semble qu'aujourd'hui, le véritable défi, c'est d'apprendre à faire des liens ». Après réflexion, les deux thèmes ne sont peut-être pas si opposés que ça l'un de l'autre. Du coup, ce matin, en complément de ce que vous avez partagé avec Martin hier, je voudrai apporter quelques éléments de réflexion pour ce qui me semble être la période post-moderne dans laquelle nous nous situons. De nombreux termes indiquent le sentiment d'un profond changement dans l'agencement de nos sociétés, et du coup, dans la façon dont les uns et les autres, nous devons nous y situer : changement, mutations, bouleversements... Les mots ne manquent pas.

Pour nous y aider, je veux prendre appui sur deux auteurs, parmi beaucoup d'autres. Ceux-là m'ont marqué. JE trouve qu'ils contribuent à éclairer ce monde « nouveau » dans lequel il nous faut apprendre à évoluer.

### 1- Marcel Gauchet et le passage de l'hétéronomie à l'autonomie

Le premier de ces auteurs, Marcel Gauchet, est historien et philosophe. Il réfléchit depuis des années au devenir de nos démocraties. Il s'est fait connaître en 1986 avec la publication du livre : « Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion ». Depuis, il poursuit sa réflexion sur la démocratie. Il en est à son 5<sup>e</sup> maître-ouvrage.

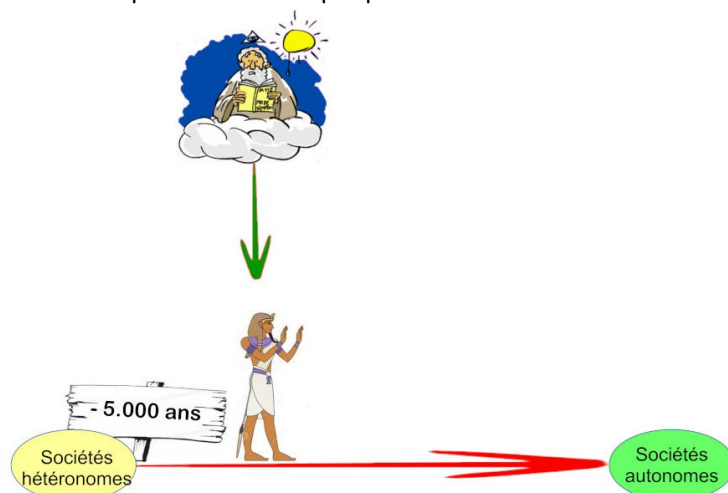
En deux mots, sa thèse est la suivante : au fil des millénaires – cela s'est joué sur le long terme – nos sociétés sont passées d'une logique hétéronome à un fonctionnement autonome.

Hétéronomie : le préfixe grec « hetero » désigne ce qui est autre, ce qui est différent. « Nomos », c'est la loi, au sens fort du terme, la norme, le format. Fut un temps où les sociétés étaient hétéronomes. Elles recevaient leur loi d'un autre. Quand les ethnologues ont commencé à étudier des peuples encore peu marqués par le contact avec la modernité, et qu'ils ont voulu comprendre la raison d'être de telle coutume, de telle loi, de telle manière de faire, à la question : « Pourquoi faites-vous cela ? » la réponse était invariablement la même : « Parce qu'on fait comme ça depuis le début ! Parce qu'au début, les « invisibles » (ancêtres, divinités, esprits, héros fondateurs ou héroïnes fondatrices) ont institué les choses telles qu'elles sont ». Et c'était la fonction des mythes fondateurs que d'en rendre compte. Brefs, dans ce type de sociétés, les humains n'avaient pas vraiment pris sur ce qui fondait leur existence. Cet ordre était établi par l'origine. Par ailleurs, il était intangible. Il n'aurait été question de le mettre en cause. Non pas que ce fût interdit mais parce que c'était inconcevable.

Or hier soir à l'échelle de l'humanité, soit il y a 5.000 ans, on assiste un peu partout sur la planète, à l'émergence de sociétés à État. Désormais un homme et son entourage, un groupe ethnique, allait prendre le pouvoir sur les autres et imposer la forme que prendrait désormais leur société. Ce pouvoir, et la contrainte qu'il induisait, il fallait les justifier.

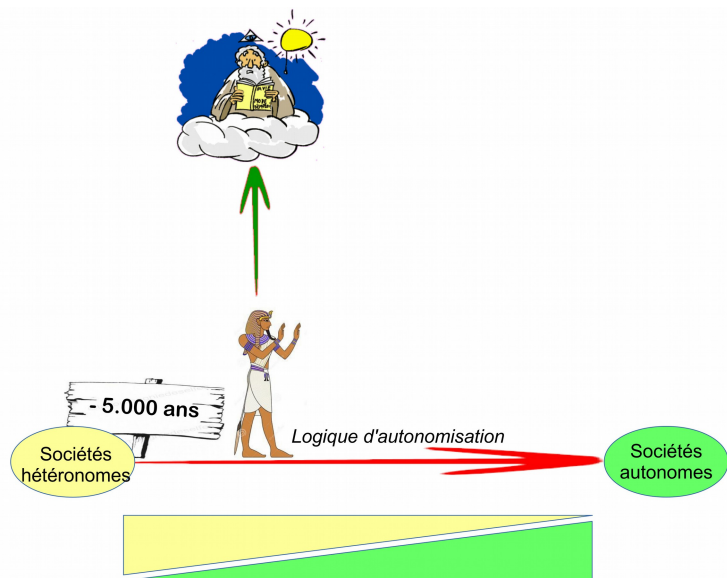
S'est alors mis en place un étonnant paradoxe :

En surface, cette justification a renforcé l'hétéronomie, la dépendance au divin : le pharaon était fils du soleil, tout comme l'Inca. Quant aux empereurs (de Perse ou de Chine) et jusqu'au roi Louis XVI, ils recevaient leur pouvoir de Dieu et c'est à lui seul qu'ils en rendaient compte.



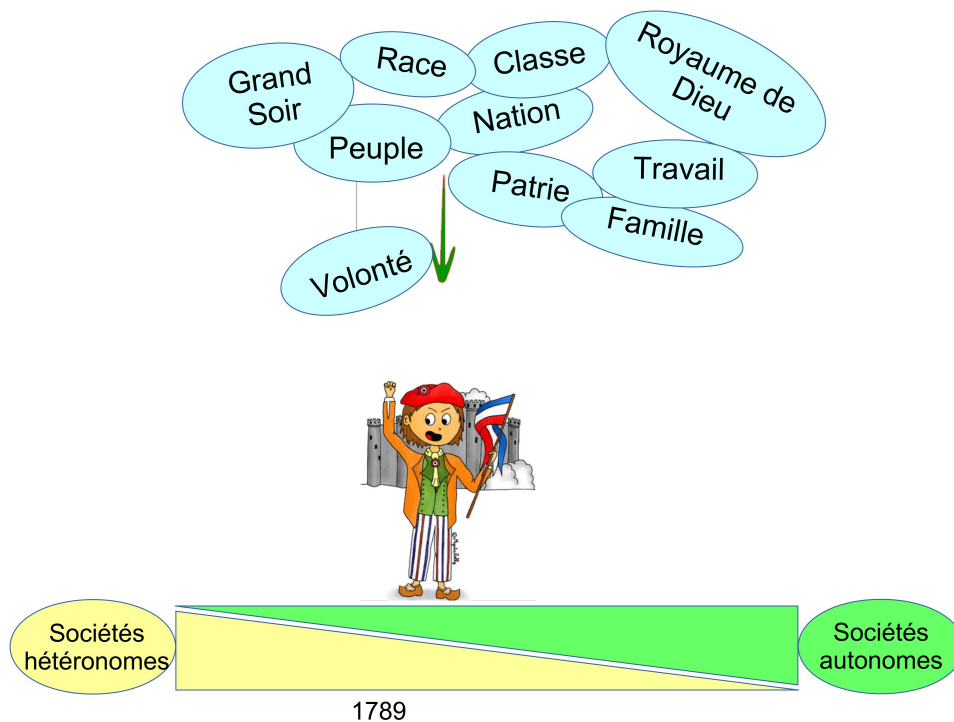
En fait, au fil des siècles, on allait assister à une inversion de la flèche. Dieu allait moins dicter sa volonté aux sociétés que devenir un alibi, un sponsor au service de la volonté des dirigeants... humains ! Songez aux querelles de succession au Moyen-Âge, toutes conduites « au nom de Dieu » mais dans lesquelles Dieu n'a plus grand chose à voir. Ce sont bel et bien des humains qui donnaient sa forme à la société.

Bref, sous l'apparence hétéronome, un long fondu enchaîné déployait une logique sous-jacente autonome



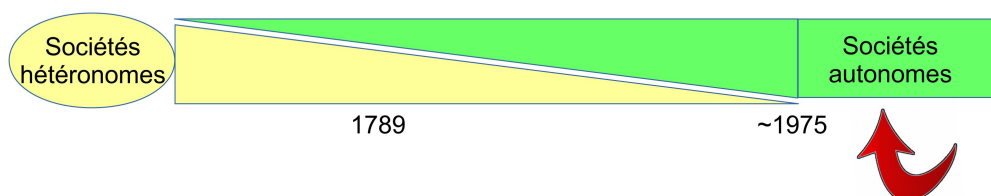
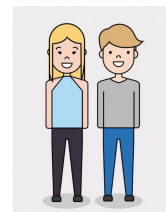
Il a fallu du temps, et beaucoup de sang versé, pour que de « un » ou « quelques » hommes, on passe à la démocratie, à « tous » les hommes. Retenons 1789 mais, en France, en toute logique, il faudrait prendre 1946, date à laquelle le « tous » en question a enfin intégré « toutes », à savoir l'autre moitié de l'humanité ! Avec la Révolution française, la logique d'autonomie a pris explicitement le dessus : les droits de l'homme, la volonté du peuple, les députés qui ne sortiraient qu'à la force des baïonnettes.

Pour autant, nous dit M. Gauchet, on n'en avait pas fini avec l'hétéronomie. Celle-ci allait continuer à travailler l'inconscient collectif. L'autonomie allait prendre pour deux siècles la furieuse allure d'une hétéronomie : une lutte sacrée, une guerre des religions, un objectif à conquérir de haute lutte contre les forces toujours agissantes de l'ancienne hétéronomie. Songez aux combats pour la laïcité au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, les instituteurs, hussards noirs de la République, tenants d'une morale laïque en concurrence avec celle des curés d'en-face. Une tutelle venue d'en-haut continuait bien à donner la forme à la société. Dieu en était parti. A la place s'y glissèrent tous les mots à majuscule que le XX<sup>e</sup> siècle a inventés : la « Race », la « Classe », la « Nation en danger » de Danton, la « Patrie » en danger des poilus de 14. Ajoutez-y le « Travail » et la « Famille » du régime de Vichy.



N'oublions pas le « Grand soir » des communistes et le « Royaume de Dieu » des militants de l'Action catholique des années 50, tous principes transcendants justifiant une militance et une conquête de haute lutte. Si l'on veut être complet, on ajoutera le « Peuple » de Mélançon et de Patrick Sébastien, toujours assorti de sa « Volonté ».

Or, au milieu des années 70, le processus de fondu enchaîné est arrivé à son terme et le principe d'hétéronomie a fini d'exercer son influence. En douceur, sans que nous nous en rendions compte, la logique hétéronome est arrivée à épuisement. Non seulement les mots qui remplissaient le cadre de domination ont disparu (la fin des idéologies), mais avec eux le cadre lui-même.



Je pense à la figure qu'ont pris les présidents sous la V<sup>e</sup> République. Depuis de Gaulle jusqu'à Mitterrand inclus, le président prenait des allures de monarques. Depuis, avec Chirac et sa souris, Sarkozy le président bling-bling ou François Hollande et son scooter, c'est terminé. Et quand Macron saison I a tenté de reprendre la posture, il a immédiatement été caricaturé en « président Jupiter », preuve que dans les mentalités, cela ne fonctionne plus. Aujourd'hui, le président est un type comme vous et moi qui rend un service momentané à la collectivité avant de retourner à sa banque... ou en prison !

Bref, nous nous réveillons aujourd'hui, tout étonnés, avec quelque chose comme la gueule de bois d'un lendemain de cuite. Dans la nuit, il s'est passé des trucs, dont nous avons été partenaires mais dont, à notre réveil, nous n'avons aucune conscience. Simplement, nous constatons que nous n'habitons plus le même monde, que les règles du jeu ont changé, par nous, grâce à nous et, en même temps, sans nous et malgré nous. D'où notre malaise.

Ce qui, jusqu'à présent, était un combat sacré conquis de haute lutte, avec son lot de chaînes à évacuer, est devenu une situation banale et ordinaire. Nous sommes devenus des « démocrates en pantoufles », totalement inconscients de la beauté et de la fragilité de ce que nous avons entre les mains. Un peu comme des ados jusqu'à habitués à se construire en opposition, et qui deviennent adultes, nous réalisons que nous devons désormais prendre appui sur nous-mêmes. Nous sommes libres. Bon, on fait quoi avec ça ? Nous sommes en régime démocrate et laïque. On en fait quoi ? C'est nouveau et l'on ne sait pas bien comment faire. Simplement, toutes les figures d'autorité qui en imposaient par au-dessus ont disparu. Songez aux figures d'autorité que furent le maire, le curé, le médecin de campagne (Docteur Knock), le gendarme, sans oublier le mâle dominant ! Tout cela a disparu. La crise de l'autorité que nous connaissons ne signifie pas une disparition de l'autorité mais un changement de statut. On l'attend désormais, par en-dessous, servante de la société civile qui elle, a désormais les initiatives. C'est d'ailleurs la même crise que connaît l'Église.

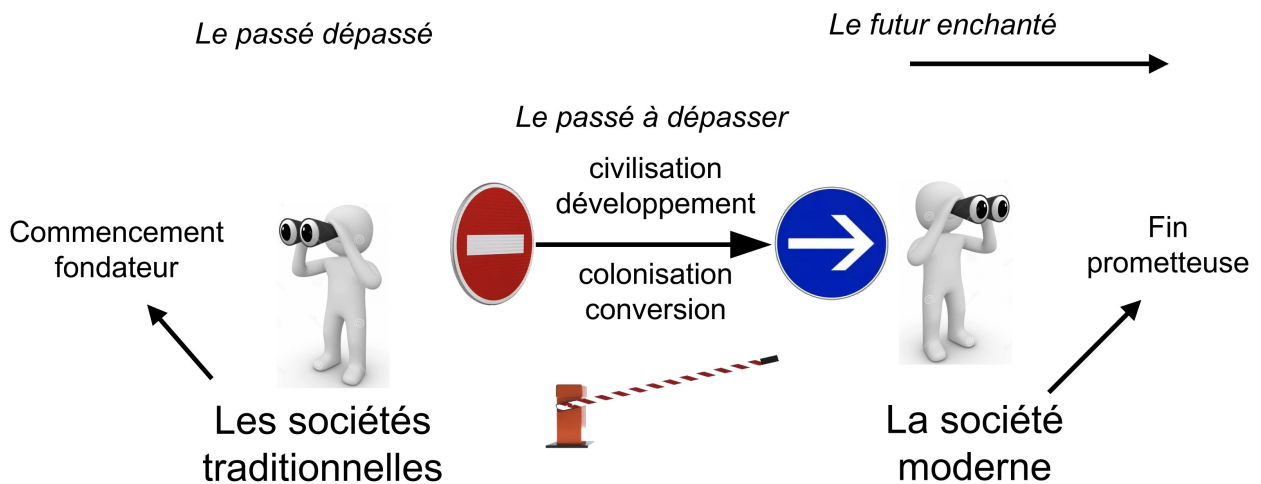
Pour le dire dans la thématique du week-end. Si nous devons encore cultiver la liberté, ce n'est plus une liberté d'émancipation, mais une liberté de participation.

## 2/ Bruno Latour et Gaia

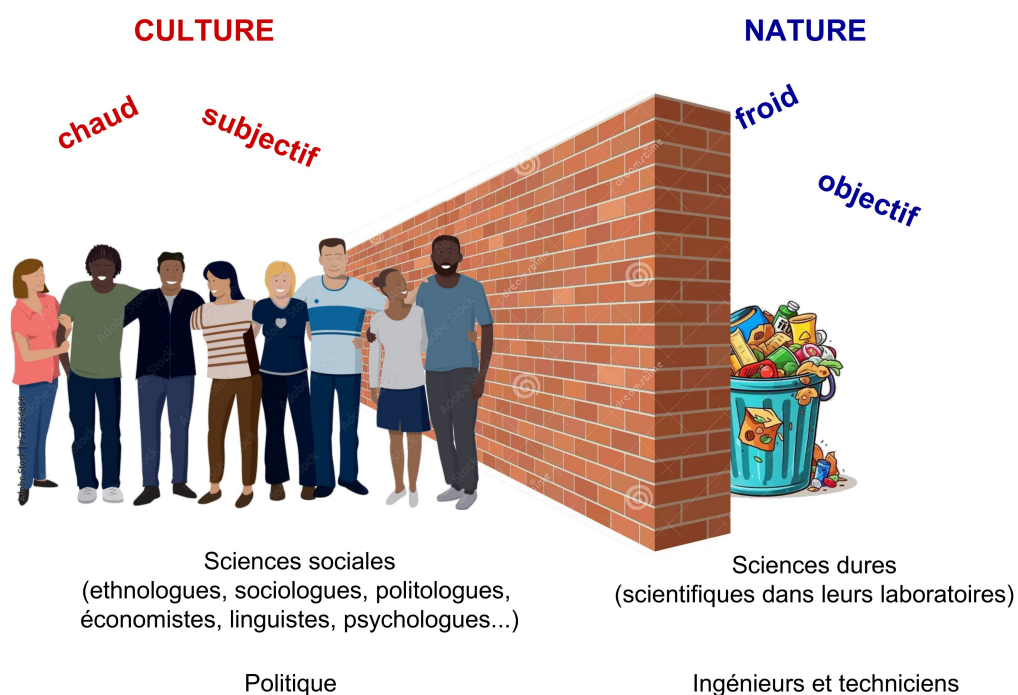
Un auteur qui peut nous y aider, c'est Bruno Latour. Cet homme était philosophe. Il est décédé il y a 4 ans. Tout comme Marcel Gauchet (et quelques autres...), Bruno Latour diagnostique un changement majeur de société, une « crise », mais il y ajoute un élément, et non des moindres : la question écologique, et l'inquiétude qui

l'accompagne. Cela le conduit à une analyse intéressante.

Pour bien saisir ce qui est en jeu, lui aussi a besoin de revenir sur les modernes. Comment ont-ils fonctionné ? Réponse : comme des ados qui s'opposent. Le monde traditionnel avait pour référence un commencement fondateur. Les modernes ont donc visé une fin prometteuse. Entre les deux, une barrière. Et comme les modernes regardaient vers l'avenir, tous ceux qui n'en étaient pas étaient considérés comme du côté du passé, dépassés. La distinction traversait l'ensemble de la planète, depuis les Aborigènes australiens jusqu'aux paysans du Limousin. Pour la franchir – un seul sens possible – il suffisait d'avoir le bon passeport.



Mais les modernes ont établi une seconde frontière, infranchissable celle-là. D'un côté, ils y ont mis les humains, et de l'autre, les choses. Du côté des humains, ce qui est chaud et subjectif, les émotions, les passions, la raison également. Ils appellèrent cela la « culture » ; du côté des choses, ce qui est froid et objectif, les faits. D'un côté la culture et de l'autre, la nature. Le premier côté serait étudié par les sciences sociales (ethnologues, sociologues, politologues, économistes, psychologues, linguistes, etc.). Puis, pour la gestion de l'ensemble, on refila le bébé au politique et à ses rapports de force. La nature, elle, était réservée aux scientifiques qui en découvraient les lois, avant de refiler l'ensemble aux ingénieurs et aux techniciens qui, dans des rapports de raison, transformaient tout ça en trucs et en machins. Ils mirent les machins au féminin, ce qui donna les machines. Bienvenue dans la révolution industrielle.



Bref, les modernes ont vécu à part, à part et un peu au-dessus de tout le reste. Quelques verbes permettent de qualifier les relations qu'ils ont eu avec ce reste-là : d'un côté : « savoir », « étudier » et « contrôler » ; de l'autre : « découvrir », « conquérir », « dominer », « maîtriser », les deux perspectives se retrouvant autour des verbes « instrumentaliser » et « utiliser ». Cela a produit de belles choses (pas que...!) pour ce qui concerne l'amélioration de nos conditions d'existence, même si c'est très inégalement partagé. Mais nous touchons au terme du processus car ladite « nature », en fait, la planète dans son ensemble, à commencer par nos sociétés, est épuisée ! Plus exactement, nous prenons conscience que nous n'avons pas les moyens de nos ambitions. La terre est trop petite pour que l'utopie des modernes soit réalisable pour tous. Aujourd'hui, chaque année à partir de la mi-août, on a vidé le compte en banque et on tape dans le patrimoine, c'est-à-dire, dans ce qui appartient aux vivants-à-venir.

Il faut donc changer de modèle. Au fond, il nous faut prendre conscience du fait que nous ne sommes pas en vis-à-vis avec le reste de la planète. Nous en faisons partie. Même plus. Nous n'habitons pas « sur » la terre. Nous la constituons. La terre, c'est un prolongement de nous-mêmes. Car de quoi parle-t-on ? Du globe terrestre dans son ensemble ? Non, à l'échelle du vivant, la terre, c'est une fine pellicule qui recouvre le globe terrestre, qui fait quelques kilomètres de haut et quelques kilomètres de profondeur. Par en-haut, on y trouve l'atmosphère, un équilibre délicat et unique entre azote, CO<sup>2</sup>, oxygène et quelques autres, qui nous est respirable. On y trouve également le vent qui fait tourner les éoliennes et avancer les bateaux à voile ; on y trouve enfin les nuages qui couvrent environ 50% de la surface du globe, et ce de façon stable depuis des millions d'années sans que l'on sache vraiment pourquoi. Par en-bas, on trouve de la terre, des nappes phréatiques, des roches, du minerai, des filons de quarts ou de sel, du pétrole, du gaz et du charbon, et de plus en plus de produits chimiques polluants. La distinction entre les deux se fait par une couche de plastique de plus en plus épaisse. C'est à l'intérieur de cette fine pellicule que la vie nous est rendue possible. Appelons cette fine pellicule la « zone d'habitabilité critique ». Or, cette zone ne nous est pas externe. C'est du prolongement de nous. Elle est produite par les vivants, à commencer par l'atmosphère que nous respirons et qui est le déchet de ce que les vivants recrachent depuis quelques milliards d'années. L'atmosphère, c'est du nous « expulsé », de même que le sous-sol – terre, calcaire, charbon ou pétrole – c'est du nous (nous, les vivants) enterrés. Tout à coup, nous réalisons que nous sommes des vivants au milieu d'autres vivants, dans un milieu produit par les vivants.

Il nous faut donc apprendre à nous départir de cette insupportable manie qu'ont eue les modernes à vouloir mettre la main sur et à dominer. Il nous faut apprendre à faire alliance, cultiver une liberté de participation, passer d'une logique de production à une logique d'engendrement, apprendre à dialoguer avec les autres forces vives de cette zone d'habitabilité critique, nous mettre autour d'une table et discuter, bref être pour de bon des démocrates qui négocient.

Dans un premier temps (1789), autour de la table se sont assis les mâles dominants. A partir de 1946, les femelles dominées ont pu se joindre au groupe, à condition de s'asseoir sur les strapontins et de ne pas trop la ramener ! Mais nous avons oublié d'y inviter tous les autres partenaires de la zone critique, tous ceux qui contribuent à l'entretien de la fine couche de pellicule habitable : les autres humains, les autres vivants (animaux et végétaux), les autres acteurs qui interviennent dans la constitution de la fine pellicule, qui ne sont pas « vivants » au sens classique que l'on donne à ce terme mais qui sont néanmoins, eux aussi, dotés d'une puissance d'agir : l'atmosphère qui nous envoie des signaux pour nous dire : « Ouvrez la fenêtre. Je commence à avoir chaud et quand je vais me mettre à avoir des vapeurs, on ne va plus être copains » ; des portions d'océan qui nous disent : « Niveau plastique, j'ai les dents du fond qui baigne. La crise de foie est atteinte. On se dirige tout droit vers la cirrhose. » ; des virus – corona ou autres – qui nous disent : « Arrêtez de faire les malins. Si ça nous chante, on a de quoi bien vous polluer l'existence ». Mais il nous faut également dialoguer avec les quelques millions de locataires que nous hébergeons, chacun, dans nos intestins. On leur donne le joli nom de « flore intestinale ». Si l'envie les prend de trouver un autre R'ndB, on sera mal.

Bref, c'est notre identité qui est à revoir. Nous ne sommes pas des monades isolées, hors sol, qui, par ailleurs et quand elles en ont le temps et le goût, entretiendraient des relations de bon voisinage. Ces relations font partie de nous-mêmes. Elles nous constituent dans notre identité. La frontière entre « nous » et « pas nous », entre « moi » et « pas moi », n'est pas franche et nette. Elle est un fondu-enchaîné avec l'ensemble des acteurs de la zone critique. Faire alliance, ce n'est pas une activité. Cela constitue notre identité. Et je prends volontairement le terme « alliance » car vous devinez les conséquences que l'on va pouvoir en tirer quand on va parler de « nouvelle alliance ».

Nous sommes des êtres d'alliance. D'où cette invitation que lance Bruno Latour... dans un livre édité dans une

collection qui a pour nom : « Les liens qui libèrent » » ! Il s'agit, pour les modernes que nous ne sommes plus, de quitter la planète théorique isolée du reste du monde dans laquelle nous nous étions réfugiés pour atterrir sur cette nouvelle terre. Pour y faire quoi ? Tout d'abord un état des lieux. Chacun de nous est invité à décrire non pas où il vit mais ce dont il vit, cartographier le territoire dont il dépend. « De qui dépendons-nous pour exister ? ». Il s'agit de nous penser comme des êtres en relation. Peut-être restera-t-il quelques chaînes dont il faudra s'émanciper. Mais il faut commencer par reconnaître les liens dont nous avons besoin pour vivre : les liens avec nous-mêmes, les liens avec les autres humains, avec les vivants, avec les puissances d'agir qui rendent la zone critique habitable, mais également les liens qui nous relient à notre passé ; les liens qui nous relient à notre intériorité ; les liens qui nous relient à notre verticalité, à la quête d'absolu qui nous habite ; les liens qui nous relient à notre dignité ; les liens qui nous relient à notre unicité ; pour nous chrétiens, les liens qui nous relient à Celui dont nous reconnaissons recevoir la vie ; les liens qui nous relient à Celui dont nous disons qu'au matin de Pâques, il a mis à la mort à mort.

En opérant ainsi, nous n'aurons pas pour autant le fin mot de l'histoire. Nous n'aurons pas trouvé « la » solution à « la » crise, mais nous serons redevenus des vivants au milieu d'autres vivants, prêts à jouer l'aventure de la vie, une vie dont la fréquentation des évangiles nous donnent un petit aperçu.

### 3/ Tenir debout dans ce nouveau monde ? La leçon des sports de glisse

Pour qualifier ce nouveau monde, un sociologue a employé l'expression « société liquide ». Je pense que c'est assez juste. Mais ce n'est pas très confortable. En milieu liquide, on ne sait plus trop à quoi se raccrocher. ? Or, il est un public qui est à l'aise en milieu liquide, ce sont les banquiers... pardon, les sportifs de la glisse : surf, vtt,... Peut-on prendre quelques leçons avec eux pour savoir comment évoluer dans ce monde liquide qui nous attend ?

Film...

Qu'apprenons-nous sur nous-mêmes avec ces images ?

1- Tous ces sportifs ont en commun de prendre appui sur leur centre de gravité. Ils ne s'accrochent pas à leurs bras, leur planche ou leur vélo. Ils ont renoncé à s'accrocher, pour mieux prendre appui sur leur fondement. Et pour réussir les figures qu'ils font, ils le maîtrisent parfaitement. Ils ne le lâchent jamais. Cela se joue au centimètre ! En sport, le centre de gravité est situé à quelques centimètres sous le nombril. Dans l'existence, il est constitué de nos convictions et croyances. Celles-ci nous viennent de notre enfance, de notre éducation, de notre milieu familial et culturel, de nos expériences, notamment de nos échecs. Certaines sont personnelles, d'autres collectives. Ici, nous avons en commun une conviction : au matin de Pâques, la mort a été mise à mort. La vie plus forte que la mort, ce n'est pas uniquement une promesse pour la fin, quand on « sera mouru ». C'est dès aujourd'hui. Suis-je prêt à mener ma vie en misant sur « la vie plus forte que la mort », en prenant appui sur « la mort n'a pas le dernier mot » ?

2- Ils ont renoncé à conquérir. Ils sont devenus des artistes peintres. Le but n'est plus d'arriver au sommet, mais de dessiner de belles figures. Cf. Reinhold Messner. Au pied de la paroi, il se compare à Picasso. Comme lui, il dessine dans sa tête la ligne qu'il va ensuite dessiner sur la montagne. On a là une belle métaphore pour penser l'être chrétien missionnaire. L'appel à la mission ne nous demande pas de conquérir le monde ou le convertir mais simplement de dessiner de belles figures d'évangile dans l'aujourd'hui du monde. Des figures qui opéreront par contagion, provoquant (ou pas) l'enthousiasme.

3- Un mot que vous allez apprécier. Ces sportifs font preuve d'audace... C'est-à-dire qu'ils relient savoir et confiance. Ils se lancent car ils savent qu'ils en sont capables. Cf. la pratique du Wingsuit (film) : il s'agit bien de se lancer, avec la prise de risque que cela implique, mais celle-ci est mesurée. Ils se lancent car ils savent qu'ils ont la compétence pour le faire.

4- Ils savent qu'ils en sont capables car ils se sont longuement entraînés en commençant « petit » + ils mettent des protections (= ils n'ont pas peur de tomber). Cf. pape François aux jeunes dans *Christus Vivit* :

Jeunes, ne renoncez pas au meilleur de votre jeunesse, ne regardez pas la vie à partir d'un balcon. Ne confondez pas le bonheur avec un divan et ne vivez pas toute votre vie derrière un écran (...). Prenez des risques, même si vous vous trompez. Ne survivez pas avec l'âme anesthésiée, et ne regardez pas le monde en touristes. Faites du bruit ! Repoussez dehors les craintes qui vous paralysent, afin de ne pas être changés en jeunes momifiés. Vivez ! Donnez-vous à ce qu'il y a de

mieux dans la vie ! Ouvrez la porte de la cage et sortez voler ! S'il vous plaît, ne prenez pas votre retraite avant l'heure ! (N° 143).

5- leur entraînement est permanent Cf. Jeff Panacloc et sa marionnette Jean-Marc. Ah ! Si nous passions autant de temps avec l'Évangile que Jeff Panacloc avec sa marionnette, de quelles figures d'évangile serions-nous capables ?

6- Ce sont des contemplatifs...

Bertrand Evelin